

SALMAN RUSHDIE

La Cité de la victoire

roman traduit de l'anglais
par Gérard Meudal

ACTES SUD

Pour Hanan.

PREMIÈRE PARTIE
NAISSANCE

Au dernier jour de sa vie, alors âgée de deux cent quarante-sept ans, la poétesse aveugle, faiseuse de miracles et prophétesse Pampa Kampana acheva son immense poème narratif consacré à Bisnaga et l'enterra dans une jarre en argile scellée à la cire au cœur des ruines de l'Enceinte Royale, en guise de message adressé à l'avenir. Quatre siècles et demi plus tard, nous avons découvert cette jarre et lu pour la première fois l'immortel chef-d'œuvre intitulé le *Jayaparajaya*, ce qui signifie "Victoire et Défaite", rédigé en sanskrit, aussi long que le *Ramayana*, composé de vingt-quatre mille vers, et nous avons appris les secrets de l'empire qu'elle avait cachés à l'histoire pendant plus de cent soixante mille jours. Nous ne connaissions que les ruines qui subsistaient et notre souvenir de son histoire était lui aussi en ruine, à cause du passage du temps, des imperfections de la mémoire et des falsifications de ceux qui vinrent après. À la lecture du livre de Pampa Kampana, le passé fut retrouvé, l'empire de Bisnaga fut ressuscité tel qu'il avait existé avec ses guerrières, ses montagnes d'or, son esprit généreux et ses époques de mesquinerie, ses faiblesses et ses forces. Nous entendîmes pour la première fois le récit complet de ce royaume qui commença et finit par un incendie et une décapitation. Voici cette histoire, racontée cette fois dans une langue simplifiée par l'auteur de ces lignes qui n'est ni un savant ni un poète mais un simple raconteur d'histoires et qui offre cette version pour le pur divertissement et l'éventuelle édification des lecteurs d'aujourd'hui, vieux et jeunes, très instruits ou pas tant que cela, ceux en quête de sagesse et ceux que la folie amuse, les gens du Nord et les

gens du Sud, les fidèles de diverses religions et les athées, les larges et les étroits d'esprit, hommes, femmes et représentants de tous les genres au-delà et entre les deux, rejetons de l'aristocratie et roturiers, bonnes gens et fripouilles, charlatans et étrangers, humbles sages et fous égocentriques.

L'histoire de Bisnaga débute au xiv^e siècle de l'Ère Commune au sud de ce que nous appelons aujourd'hui l'Inde, Bharat ou l'Hindoustan. Le vieux roi dont la tête dodelinante faisait marcher toutes les affaires n'avait rien d'un monarque, il n'était qu'une sorte de dirigeant de pacotille, de ceux qui surgissent entre le déclin d'un grand royaume et l'apparition d'un nouveau. Il s'appelait Kampila, de la minuscule principauté de Kampili. "Kampila Raya", *raya* étant la forme locale de *raja*, le roi. Ce *raya* de deuxième catégorie passa juste assez de temps sur son trône de troisième catégorie pour bâtir une forteresse de quatrième catégorie sur les rives de la rivière Pampa, y édifier un temple de cinquième catégorie et faire graver quelques inscriptions grandioses sur le flanc rocheux d'une colline avant que l'armée du Nord ne vienne s'occuper de lui. La bataille qui s'ensuivit fut un combat inégal, si insignifiante que personne ne songea à lui donner un nom. Après avoir mis en déroute l'armée de Kampila Raya et tué la plupart de ses soldats, les gens venus du Nord s'emparèrent du pseudo-roi et tranchèrent sa tête découronnée. Après quoi ils la fourrèrent de paille et l'expédièrent dans le Nord pour le bon plaisir du sultan de Delhi. Il n'y avait là rien d'exceptionnel concernant la bataille sans nom ou la tête. En ce temps-là, les batailles étaient fréquentes et leur donner un nom était une chose dont la plupart des gens ne se souciaient pas ; quant aux têtes tranchées, il en voyageait tout le temps dans notre grand pays pour le bon plaisir de tel ou tel prince. Le sultan, dans sa capitale du Nord, en avait rassemblé toute une collection.

Après la bataille insignifiante se produisit, étonnamment, un événement de ceux qui changent le cours de l'histoire. On raconte que les femmes de ce minuscule royaume vaincu dont la plupart étaient devenues veuves à la suite de la bataille sans

nom quittèrent la forteresse de quatrième catégorie et, après avoir fait de multiples offrandes au temple de cinquième catégorie, traversèrent la rivière à bord de frêles esquifs, dans un improbable défi au tumulte des flots, marchèrent quelque temps vers l'ouest le long de la rive sud, allumèrent un grand bûcher et se suicidèrent en masse en s'immolant par le feu. Avec gravité, sans émettre la moindre plainte, elles se firent mutuellement leurs adieux et se mirent en marche sans hésiter. Il n'y eut pas non plus le moindre cri lorsque leur chair s'enflamma et que l'air s'emplit de la puanteur de la mort. Elles brûlèrent en silence, on n'entendit que les craquements du feu. Pampa Kampana assista à toute la scène. C'était comme si l'univers lui-même lui adressait un message disant, ouvre tes oreilles, respire et apprends. Elle avait neuf ans et se tenait là à observer la scène, les yeux emplis de larmes, serrant de toutes ses forces la main de sa mère qui, elle, gardait les yeux secs, elle regardait toutes les femmes qu'elle connaissait pénétrer dans le brasier, s'y asseoir, s'y tenir debout ou s'allonger au cœur de la fournaise qui faisait jaillir des flammes de leurs oreilles ou de leur bouche : la vieille femme qui avait tout vu et la jeune qui faisait ses premiers pas dans la vie, la fille qui haïssait son père, le soldat mort, et l'épouse qui avait honte de son mari qui n'avait pas sacrifié sa vie sur le champ de bataille, la femme qui chantait avec une belle voix et celle qui avait un rire effrayant, la femme aussi décharnée qu'un bâton et la femme grosse comme un melon. Au cœur du brasier elles avancèrent résolument et l'odeur de leur mort donna à Pampa l'envie de vomir, c'est alors que, horrifiée, elle vit sa propre mère Radha Kampana lui lâcher doucement la main et, très lentement mais avec une résolution absolue, se mettre en marche pour rejoindre le bûcher des mortes sans même lui dire adieu.

Pour le restant de ses jours, Pampa Kampana, qui portait le même nom que la rivière sur les rives de laquelle tout ceci s'était passé, garderait dans les narines l'odeur de la chair de sa mère en train de brûler. Le bûcher était constitué de bois de santal auquel on avait ajouté quantité de clous de girofle, d'ails, de graines de cumin et de bâtons de cannelle comme si les femmes brûlées étaient préparées sous forme d'un plat bien relevé, destiné aux généraux victorieux du sultan pour qu'ils s'en délectent,

mais ces parfums – le curcuma, la cardamome brune et la verte aussi – ne parvenaient pas à masquer la singulière âcreté cannibale de femmes en train de cuire et, au contraire, rendaient leur odeur encore plus insupportable. Pampa Kampana ne mangea plus jamais de viande et ne put jamais se résoudre à demeurer dans une cuisine où l'on en préparait. Tous ces plats exsudaient le souvenir de sa mère et lorsque Pampa Kampana voyait des gens manger des animaux morts, elle était obligée de détourner le regard.

Le père de Pampa Kampana était mort jeune, bien avant la bataille sans nom, de sorte que sa mère ne faisait pas partie de ces femmes devenues veuves récemment. Arjuna Kampana était mort depuis si longtemps que Pampa ne se souvenait pas de son visage. Tout ce qu'elle savait de lui était ce que Radha Kampana lui avait raconté, que ç'avait été un brave homme, le potier très apprécié de la ville de Kampili et qu'il avait encouragé sa femme à apprendre, elle aussi, l'art de la poterie de sorte qu'à sa mort elle avait repris son commerce et s'était montrée bien plus que son égale. Radha, ensuite, avait guidé les mains de la petite Pampa sur le tour de potier et l'enfant était déjà une habile fabricante de pots et de bols, et elle avait appris une leçon importante : aucun travail n'était le monopole des hommes. Pampa Kampana avait pensé que c'était la vie qui l'attendait : fabriquer de beaux objets en compagnie de sa mère, toutes les deux côte à côte près du tour de potier. Mais ce rêve n'avait plus cours. Sa mère lui avait lâché la main, l'abandonnant à son destin. Pendant un long moment, Pampa tenta de se convaincre que sa mère se montrait simplement sociable et que si elle s'était jointe à la foule c'était parce qu'elle était une femme qui avait toujours accordé une importance capitale à l'amitié des autres femmes. Elle se disait que le mur de feu ondulant était un rideau derrière lequel les femmes s'étaient rassemblées pour bavarder et qu'elles allaient bientôt ressortir des flammes, indemnes, portant peut-être de légères brûlures, un peu d'odeurs de cuisine, mais que tout cela allait rapidement disparaître, et que Pampa Kampana et sa mère rentreraient bientôt chez elles.

Ce n'est qu'en voyant les derniers lambeaux de chair rôtie se détacher des os de Radha Kampana, dévoilant son crâne nu,

qu'elle comprit que c'en était fini de son enfance et qu'à partir de maintenant elle devait se comporter comme une adulte et ne jamais commettre l'erreur ultime de sa mère. Elle allait se moquer de la mort et se tourner du côté de la vie. Elle ne sacrifierait pas son corps pour rejoindre les hommes morts dans l'outremonde. Elle allait refuser de mourir jeune pour, au contraire, relever le défi d'une vieillesse impossible. Ce fut à cet instant qu'elle reçut la bénédiction céleste qui allait tout changer car la voix de la déesse Pampa, aussi vieille que le Temps, se mit à parler par sa bouche d'enfant de neuf ans.

C'était une voix énorme, semblable au grondement d'une grande chute d'eau résonnant dans une vallée aux échos mélodieux. Elle possédait une musique que Pampa n'avait jamais entendue, une mélodie qu'elle qualifia plus tard de *bienveillante*. Elle était terrifiée, naturellement, mais en même temps rassurée. Il ne s'agissait pas ici d'une possession démoniaque. Il y avait de la bonté dans la voix et de la majesté. Radha Kampana lui avait raconté un jour que deux des plus grandes divinités du panthéon avaient vécu près d'ici les premiers jours de leur histoire d'amour, au bord des flots furieux et rapides du fleuve. Peut-être s'agissait-il de la reine des dieux en personne, revenue dans un temps de mort à l'endroit où était né son premier amour. Tout comme le fleuve, Pampa Kampana avait été prénommée en référence à la déesse. Pampa était un des noms locaux de la déesse Parvati et son amant Shiva, le puissant seigneur de la danse en personne, lui était apparu ici sous son incarnation locale dotée de trois yeux. Aussi tout commençait-il à devenir logique. Avec un sentiment de détachement serein, Pampa, l'être humain, se mit à écouter les mots de Pampa, la déesse, sortant de sa propre bouche. Elle n'avait sur eux pas plus de contrôle que le public n'en a sur le monologue de la star et sa carrière de prophétesse et de faiseuse de miracles débuta.

Sur le plan physique elle ne ressentait aucune différence. Il n'y avait pas d'effets secondaires désagréables. Elle n'éprouvait pas de tremblements, d'accès de faiblesse, de bouffées de chaleur ou de sueurs froides. Elle n'avait pas la bouche écumante, ne s'écroula pas, victime d'une crise d'épilepsie comme elle avait été amenée à croire que cela pouvait se produire et comme

c'était arrivé à d'autres dans de semblables circonstances. Au contraire, un grand calme l'entourait comme un voile de douceur rassurant qui lui laissait penser que le monde était encore un bel endroit et que tout allait bien se passer.

“Du sang et du feu, dit la déesse, naîtront la vie et le pouvoir. À cet endroit précis s'élèvera une grande cité, la merveille du monde, et son empire durera plus de deux siècles. Et toi – la déesse s'adressa directement à Pampa Kampana, faisant vivre à la petite fille une expérience unique, celle d'entendre de sa propre bouche les mots qui lui étaient adressés par une inconnue surnaturelle –, tu te battras pour t'assurer que plus aucune femme ne sera brûlée de cette façon et pour que les hommes se mettent à considérer les femmes autrement, et tu vivras juste assez longtemps pour assister à la fois à ton succès et à ton échec, pour assister à tout et en relater l'histoire même si, lorsque tu auras achevé ton récit, tu mourras immédiatement et plus personne ne se souviendra de toi pendant quatre cent cinquante ans.” Ainsi Pampa Kampana apprit-elle que la générosité divine était toujours une arme à double tranchant.

Elle se mit en marche sans savoir où elle allait. Si elle avait vécu à notre époque elle aurait pu dire que le paysage ressemblait à la surface de la Lune, les plaines crevassées, les vallées de poussière, les entassements de rochers, le sens d'une vacuité mélancolique là où la vie aurait dû bourgeonner. Mais elle ne se représentait pas la lune comme un lieu. Pour elle, ce n'était qu'une divinité brillant dans le ciel. Elle poursuivit inlassablement sa marche jusqu'à commencer à percevoir des miracles. Elle vit un cobra utiliser son capuchon afin de protéger une grenouille gravide de la chaleur du soleil. Elle vit un lapin se retourner pour affronter un chien qui le pourchassait, lui mordre le museau et le mettre en fuite. Ces merveilles lui donnèrent l'impression qu'il allait bientôt se produire quelque chose de miraculeux. Peu de temps après ces visions qui pouvaient bien être des signes envoyés par les dieux, elle parvint au petit *mutt* de Mandana.

Un *mutt*, on peut aussi dire un *peetham*, mais pour éviter toute confusion, disons simplement que c'était la demeure d'un moine. Plus tard, lorsque l'empire se développa, le *mutt*

de Mandana devint un lieu grandiose qui s'étendait tout le long des rives du fleuve tumultueux, un énorme complexe qui employait par milliers des prêtres, des serviteurs, des commerçants, des artisans, des gardiens, des cornacs, des dresseurs de singes, des palefreniers et des ouvriers agricoles dans les vastes rizières du *mutt*, et il était vénéré comme le lieu sacré où des empereurs venaient prendre conseil mais, à cette époque originelle, c'était un endroit modeste, à peine plus que la grotte d'un ermite et un petit potager, et l'ascète qui y demeurait, encore jeune à l'époque, un sage de vingt-cinq ans aux longues mèches bouclées qui lui tombaient dans le dos jusqu'à la taille, s'appelait Vidyasagar, ce qui signifiait qu'un savoir aussi vaste que l'océan, un *vidya-sagara*, se trouvait derrière son vaste front. Quand il vit s'approcher la jeune fille, la langue affamée et le regard plein de folie, il comprit immédiatement qu'elle avait assisté à de terribles événements et il lui offrit de l'eau à boire et le peu de nourriture dont il disposait.

Ensuite, du moins selon la version de Vidyasagar, ils vécurent ensemble sans problèmes, chacun dormant à même le sol dans un coin opposé de la grotte et ils s'entendirent très bien, en partie parce que le moine avait fait le vœu solennel de s'abstenir des choses de la chair, de sorte que, lorsque Pampa Kampana s'épanouit dans toute la grandeur de sa beauté, il ne posa jamais un doigt sur elle même si la grotte n'était pas très grande et qu'ils s'y trouvaient seuls, tous les deux, dans l'obscurité. Pendant le restant de ses jours, c'est ce qu'il répondit à tous ceux qui lui posaient la question et il ne manqua pas de gens pour la lui poser car le monde est un endroit cynique et soupçonneux et, comme il est plein de menteurs, il considère que tout n'est que mensonge. Ce qui était le cas du récit de Vidyasagar.

Pampa Kampana, quand on lui posait la question, ne répondait pas. Depuis son jeune âge elle avait acquis la capacité de rejeter de sa mémoire consciente bien des maux que la vie nous réserve. Elle n'avait pas encore compris ni maîtrisé le pouvoir de la déesse à l'intérieur d'elle-même et n'avait donc pas pu se protéger quand le sage soi-disant abstinent avait franchi la ligne invisible qui les séparait pour faire ce qu'il avait fait. Il ne le fit pas très souvent parce que l'étude le mettait dans un état de

fatigue qui laissait peu de place à ses désirs sexuels mais il le fit assez souvent et, chaque fois, elle effaçait l'acte de sa mémoire par une décision volontaire. Elle effaça aussi sa mère, dont le sacrifice personnel avait fait de sa fille une victime sur l'autel des désirs de l'ascète, et pendant longtemps elle s'efforça de se persuader que ce qui s'était produit dans la grotte n'était qu'une illusion et qu'elle n'avait jamais eu de mère.

Ainsi était-elle capable d'accepter son sort en silence mais une furieuse puissance se mit à croître en elle, une force dont allait naître le futur. Le moment venu. Chaque chose en son temps.

Elle ne prononça pas un seul mot pendant les neuf années suivantes, ce qui veut dire que Vidyasagar, qui savait tant de choses, ne connaissait même pas son nom. Il décida de la nommer Gangadevi et elle accepta ce nom sans se plaindre ; elle l'aidait à cueillir des baies et récolter des racines pour se nourrir, elle balayait leur pauvre logis et tirait l'eau du puits. Qu'elle restât silencieuse lui convenait parfaitement car la plupart du temps il était perdu dans ses méditations, à examiner le sens des textes sacrés qu'il avait appris par cœur et à tenter de répondre à deux grandes questions : la sagesse existe-t-elle ou tout n'est-il que folie ? Et à cette autre question en rapport avec les précédentes : existe-t-il une chose telle que la *vidya*, le véritable savoir ou seulement beaucoup de formes variées d'ignorance, et le véritable savoir, qui lui avait donné son nom, était-il l'apanage des dieux ? De plus, il pensait à la paix et cherchait le moyen d'assurer le triomphe de la non-violence dans une époque violente.

Ainsi étaient les hommes, se disait Pampa Kampana. Un homme philosophait à propos de la paix mais dans sa façon de traiter la pauvre jeune fille sans défense qui dormait dans sa grotte, il n'agissait pas conformément à sa philosophie.

Même si elle demeurait silencieuse en se transformant en jeune femme, elle écrivait abondamment d'une écriture ferme et élégante, ce qui étonnait le sage qui s'attendait à ce qu'elle fût illettrée. Quand elle se remit à parler, elle admit qu'elle ne se savait pas non plus capable d'écrire et attribua le miracle de cette faculté à l'intervention bienveillante de la déesse. Elle écrivait pratiquement tous les jours et laissait Vidyasagar lire ses gribouillages de sorte que, au cours de ces neuf années, le sage,

muet d'admiration, devint le premier témoin de l'éclosion de son génie poétique. Ce fut la période où elle composa ce qui devint le Prélude de son poème *Victoire et Défaite*. L'essentiel du poème traiterait de l'histoire de Bisnaga depuis sa fondation jusqu'à sa destruction. Mais tout cela appartient encore au futur. Le Prélude évoque les temps antiques et raconte l'histoire du royaume des singes de Kishkindha, qui avait prospéré dans cette région il y a bien longtemps au Temps de la Fable, et il comprenait un récit plein de vie sur l'existence et les hauts faits du seigneur Hanuman, le roi singe qui pouvait se rendre aussi gros qu'une montagne et franchir la mer d'un bond. Les spécialistes, tout comme les lecteurs ordinaires, s'accordent généralement pour dire que les vers de Pampa Kampana sont d'une qualité égale et peut-être même supérieure à la langue du *Ramayana*.

Au bout de neuf ans, les frères Sangama se présentèrent : l'un grand, grisonnant, de belle allure, qui se tenait très calme et vous regardait au fond des yeux comme s'il était capable de lire vos pensées, et son frère bien plus jeune, le petit gros qui bourdonnait autour de lui et de tout un chacun à la manière d'une abeille. C'étaient des bouviers de la ville montagnarde de Gooty qui étaient allés faire la guerre puisque la guerre était une des activités en plein essor de l'époque. Ils s'étaient engagés dans l'armée d'un petit prince local et, comme ils n'étaient que des amateurs dans l'art de tuer, s'étaient fait capturer par les soldats de l'armée du sultan de Dehli et avaient été expédiés dans le Nord où, afin de sauver leur peau, ils prétendirent s'être convertis à la religion de leurs ravisseurs, après quoi ils s'étaient évadés, abandonnant leur religion d'emprunt comme un châte dont on ne veut plus, prenant la fuite avant qu'on pût les circoncrire conformément aux exigences de la religion en laquelle ils ne croyaient pas vraiment. Ils vivaient dans le coin, expliquaient-ils à présent, et avaient entendu parler de la sagesse de Vidyasagar et, pour être honnêtes, avaient aussi eu vent de la beauté de la jeune muette qui vivait en sa compagnie et donc ils étaient venus en quête de quelque bon conseil.

Ils n'étaient pas venus les mains vides. Ils avaient apporté des paniers de fruits frais, un sac de noix et une jarre de lait de leur vache préférée mais aussi un sac de graines qui s'avéra être l'objet

qui allait changer leur vie. Ils s'appelaient, dirent-ils, Hukka et Bukka Sangama, Hukka, l'aîné de belle allure, et Bukka, la jeune abeille. Et après s'être évadés du Nord, ils cherchaient un sens à leur vie. Prendre soin des vaches ne leur suffisait plus après leur escapade militaire, dirent-ils, leur horizon s'était élargi et ils nourrissaient de nouvelles ambitions, aussi seraient-ils reconnaissants du moindre conseil, de la plus petite vaguelette issue de l'immensité de l'Océan du Savoir, du moindre murmure venu des abîmes de sagesse que l'ascète consentirait à leur offrir, tout ce qui pourrait leur indiquer la voie. "Nous savons que vous êtes un grand apôtre de la paix, dit Hukka Sangama. Nous ne sommes pas très partisans de la vie militaire depuis nos expériences récentes. Montrez-nous les fruits que peut produire la non-violence."

À la surprise générale, ce ne fut pas le moine mais sa compagne âgée de dix-huit ans qui répondit, sur le ton ordinaire de la conversation, ferme et bas, d'une voix dont rien ne permettait de savoir qu'elle n'avait pas servi depuis neuf ans. C'était une voix qui séduisit immédiatement les deux frères. "Supposez que vous ayez un sac de graines, dit-elle. Supposez à présent que vous puissiez les semer et faire pousser une ville, et aussi ses habitants comme si les gens étaient des plantes, bourgeonnant et fleurissant au printemps pour ne se faner qu'à l'automne. Supposez maintenant que ces graines puissent donner naissance à des générations et engendrer une histoire, une réalité nouvelle, un empire. Supposez qu'elles puissent vous transformer en rois ainsi que vos enfants et les enfants de vos enfants.

— Ça m'a l'air bien, dit le jeune Bukka, le plus direct des frères. Mais où sommes-nous censés trouver ce genre de graines ? Nous ne sommes que des bouviers mais nous savons qu'il vaut mieux ne pas croire aux contes de fées.

— Votre nom, Sangama, est un signe, dit-elle. Un *sangam* est une confluence, comme la création du fleuve Pampa par la jonction des rivières Tunga et Bhadra, nées de la sueur qui coulait des deux côtés du visage du seigneur Vishnou, ce qui implique une autre signification, l'écoulement commun de plusieurs parties différentes pour former une entité d'une nouvelle sorte. Tel est votre destin. Rendez-vous sur le lieu du sacrifice

des femmes, ce lieu sacré où ma mère est morte qui est aussi l'endroit où dans des temps anciens le seigneur Ram et son frère Lakshman ont rallié l'armée du puissant seigneur Hanuman de Kishkindha et se sont élancés pour combattre Ravana de Lanka aux nombreuses têtes qui avait violé dame Sita. Vous êtes frères comme l'étaient Ram et Lakshman. Bâissez votre ville là-bas."

Le sage prit alors la parole. "Ce n'est pas si mal comme point de départ d'être bouvier. Le sultanat de Golconde, dit-il, a été fondé par des bergers. Son nom signifie en fait « la colline des bergers », mais ces bergers eurent de la chance car ils découvrirent que cet endroit abondait en diamants et ils sont à présent les princes du diamant, propriétaires des Vingt-Trois Mines, ils ont découvert la plupart des diamants roses du monde et possèdent la Grande Table de Diamant qu'ils gardent dans les souterrains les plus profonds de leur forteresse bâtie au sommet de la montagne, le château le plus imprenable du pays, plus difficile encore à conquérir que Mehrangarh, là-haut à Jodhpur, ou Udayagiri, juste à côté d'ici.

— Et vos graines valent plus que des diamants, dit la jeune femme en rendant aux deux frères le sac qu'ils avaient apporté.

— Comment, ces graines-ci ? demanda Bukka très surpris. Mais ce n'est qu'un assortiment ordinaire de graines que nous vous avons apporté en cadeau pour votre petit potager, un mélange de semences d'okra, de haricots et de courges serpentes."

La prophétesse secoua la tête. "Plus maintenant, dit-elle. À présent ce sont les graines du futur. C'est d'elles que votre ville va naître."

Les deux frères comprirent à l'instant qu'ils étaient tous les deux tombés amoureux, profondément et à jamais, de cette étrange beauté qui était manifestement une grande magicienne ou, à tout le moins, une personne touchée par la grâce divine et douée de pouvoirs exceptionnels. "On dit que Vidyasagar vous a nommée Gangadevi, dit Hukka. Mais quel est votre véritable nom ? J'aimerais beaucoup le savoir pour pouvoir me souvenir de vous sous le nom que vos parents vous ont choisi.

— Allez bâtir votre ville, dit-elle, revenez me demander mon nom quand elle aura jailli des cailloux et de la poussière. Peut-être alors vous le dirai-je."